



Nombre de document(s) : 1
Date de création : **27 juillet 2009**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Le piéton de Paris	
Le Monde - 5 avril 1991.....	2

Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.

Le Monde

Le Monde
Vendredi, 5 avril 1991, p. 16

LE FEUILLETON Le piéton de Paris

BRAUDEAU MICHEL

BIEN sûr, il doit en énerver quelques-uns dans la profession, ce grand adolescent timide de quarante-six ans, avec son bégaiement, son air de ne pas y toucher, ses déjà douze romans, dont un Goncourt, cette chance qui ne le quitte pas, et toute la critique qui s'attendrit à chacun de ses livres, qui ne sont jamais bien gros, ne sentent pas l'effort. C'est normal, la grâce a toujours fait des jaloux. Ces lignes leur sont dédiées.

On reproche à Patrick Modiano d'écrire sans fin le même livre depuis la Place de l'Etoile, de ne pas évoluer. Et alors, vous auriez voulu qu'il évolue, Charles Trenet ? Quand la chanson est bonne... Avec le temps, ses romans légers, impalpables, se répondent et s'emboîtent comme autant de chapitres d'un livre plus vaste, composé de promenades, d'esquisses, d'aller et retour, de tentatives exploratoires, d'expéditions secrètes autour du seul grand sujet romanesque auquel on n'échappe jamais, le temps et son passage en nous. Ses personnages ne s'y trompent pas, du reste, et se retrouvent d'un titre à l'autre, le frère mort, Rudy, les parents lointains, le père, silhouette fuyante et suspecte, les "braves garçons" de la pension de la Croix-de-Berny, les adultes louches, demi-mondaines, vrais collabos, faux nobles, dans le brouillard de l'Occupation qui baigne l'enfance d'un climat équivoque, ambigu à

jamais. Le narrateur, qui n'est peut-être pas toujours l'auteur, mais respire et sent comme lui, en reste marqué pour la vie, tatoué d'inquiétude, jamais certain de l'identité des autres.

On ne sait exactement ce qui pousse le narrateur à s'intéresser à un fait divers ancien, le double suicide, le 24 avril 1933, d'un couple de jeunes mariés au numéro 26 de la rue des Fossés-Saint-Jacques. Urbain T., ingénieur chimiste, et son épouse, Gisèle, se sont donné la mort tard dans la nuit après une fête bruyante en compagnie de deux couples, sans doute des rencontres de hasard lors d'un dîner dans un restaurant du Perreux, sur l'île aux Loups. On ignore encore davantage les raisons de ce suicide. Il est question d'une maison avec un ascenseur rouge. Le narrateur a connu un bouquiniste, Claude Bernard, qui avait une maison dans cette île, avec un ascenseur rouge, un chalet avec des bow-windows et une véranda. Maison rasée probablement, ami disparu. Il se souvient aussi, chemin faisant - il marche beaucoup et le passé remonte en digressions capricieuses, suscitées par les lieux qu'il traverse - des Magasins généraux, près du pont de Bercy, une annexe du camp de Drancy pendant la guerre, où son père avait été interné et d'où l'avait délivré bizarrement Eddy Pagnon, un membre de la bande de la rue Lauriston.

QUAND il était jeune, le narrateur bricolait dans les vieux papiers, les livres d'occasion, et vivait avec Jacqueline. Il avait remarqué près de la Cité universitaire un clochard familial et loqueteux qui s'était mué en l'espace de quelques mois en homme élégant, propre et rajeuni, avec lequel ils avaient noué une vague amitié. On l'appelait Pacheco mais son vrai nom était peut-être Philippe de Bellune, un descendant du maréchal Victor, comme le boulevard Victor.

Pacheco travaillait à Orly ou à Air France, il disparaissait de temps à autre pour un voyage, revenait avec des cigarettes, des produits hors taxes. En fouillant dans de vieux annuaires et aussi dans la valise que Pacheco lui avait un jour confiée, le narrateur avait découvert que ce Bellune, recherché après la guerre pour ses activités pendant l'Occupation, était supposé être mort au camp de Dachau sans qu'on en eût la preuve; d'ailleurs, ce n'était peut-être qu'un imposteur, un faux Pacheco, en réalité un certain Charles Lombard, ancien garçon de café au restaurant-dancing du Perreux, photographié en compagnie du jeune couple quelques heures avant le drame de 1933. Les chassés-croisés de l'espace et du temps sont vertigineux comme souvent chez Modiano, les personnages se passent parfois le même masque les uns aux autres, on dirait une gigantesque conspiration

tramée d'autrefois, dont les acteurs survivants ont perdu le fil et qui se révèle par lambeaux, au hasard, à mesure que le roman s'écrit.

Et une fois de plus le Paris dans lequel Modiano se promène et fait son enquête prend le premier rôle. Peu d'écrivains ont décrit Paris avec un amour aussi intelligent, une mélancolie aussi puissante, presque hallucinée. " Comme les Ursulines, le quartier du Montparnasse m'a évoqué le château de la Belle au bois dormant. J'avais éprouvé la même impression, à vingt ans, lorsque je logeais pour quelques nuits dans un hôtel de la rue Delambre : Montparnasse m'avait déjà semblé un quartier qui se survivait à lui-même et qui pourrissait doucement loin de Paris. Quand il pleuvait rue d'Odessa ou rue du Départ, je me sentais dans un port breton, sous le crachin. De la gare, qui n'était pas encore détruite, s'échappaient des bouffées de Brest ou de Lorient. "

C'est aussi le Quartier latin, où il ne reste rien des événements de Mai 68, que des images d'actualités en noir et blanc, " presque aussi lointaines que celles filmées pendant la Libération de Paris "; les magasins du port

d'Austerlitz (" A l'odeur de vin et de charbon se mêle maintenant celle des feuillages du Jardin des plantes et j'entends le cri d'un paon et les rugissements du jaguar et du tigre. Les platanes et le silence de la Halle aux vins. Une fraîcheur de cave m'enveloppe "); le parc Montsouris, l'immeuble aux grandes baies vitrées où avait habité l'aviateur Jean Mermoz; la Cité universitaire, " un endroit de villégiature, ou l'une de ces concessions internationales comme il en existait à Shanghai. Cette zone neutre, à la lisière de Paris, assurait à ses résidents l'immunité diplomatique. Quand nous en franchissions la frontière - avec nos fausses cartes d'identité, - nous étions à l'abri de tout "; l'aquarium du Trocadéro; Montmartre et le décor du restaurant San Cristobal, comme une île caraïbe en pleine ville; Saint-Germain-des-Prés, qui ressurgit de l'enfance par un après-midi d'été au tournant de la rue Cardinale, du temps où il ressemblait à la vieille ville de Saint-Tropez, sans les touristes, " de la place de l'église, la rue Bonaparte descendait vers la mer ".

CETTE nostalgie n'est pas frivole, mais politique. Cette fascination pour

le décor de Paris est celle d'un enfant pour un monde admiré et monstrueusement suspect; ce n'est pas un caprice de touriste qui lui fait longtemps préférer la rive droite à la rive gauche, c'est la mémoire du trajet suivi par son père en s'évadant dans une luxueuse voiture de la collaboration, ce père énigmatique, champion de la disparition subite, au point que son fils n'est jamais sûr qu'il ait existé, comme tous les adultes de cette période imprégnée par le mensonge absolu. Et ce travail proustien de résurrection du passé est une façon suprêmement élégante de montrer comme l'étoffe la plus fragile et légère de nos vies, celle des sensations fugitives, est toujours cousue au fil de l'Histoire.

FLEURS DE RUINE de Patrick Modiano Seuil, 142 p., 72 F.

Note(s) :

LIVRE

Note(s) :

FLEURS DE RUINE

Note(s) :

MODIANO PATRICK

© 1991 SA Le Monde ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-19910405-LM-191582 - Date d'émission : 2009-07-27

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)